

Fabrice Hadjadj: « L'homme actuel se traite en matériau »



<http://www.lefigaro.fr/vox/societe/2014/06/23/31003-20140623ARTFIG00203-fabrice-hadjaj-l-homme-actuel-se-traite-en-matériau.php>



FIGAROVOX INTERVIEW - Alors que le cas de Vincent Lambert relance la question de l'euthanasie, le philosophe* Fabrice Hadjadj médite sur la perte du sens de ce qu'est la condition humaine dans notre époque postmoderne.

LE FIGARO. - Le rapporteur du Conseil d'État préconise de laisser mourir Vincent Lambert, en état végétatif depuis 2008. Que penser de cet avis?

Fabrice HADJADJ. - Je n'en sais pas assez sur le cas de Vincent Lambert pour dire s'il s'agit d'euthanasie ou de refus de l'acharnement thérapeutique. Trois remarques toutefois s'imposent. La première concerne la confusion progressive du métier de médecin et de celui de tueur à gages, parce que, pour ne pas avouer ses limites, on se met à confondre supprimer la douleur¹ et supprimer la personne. Deuxièmement, nous assistons à un intéressant développement du meurtre par compassion²: jadis, on éliminait bravement, sans merci ; maintenant, c'est au nom de la pitié, parce qu'il faut se justifier devant une conscience devenue historiquement chrétienne. Nous avons de plus en plus, selon le mot de Bernanos³, «*la tripe sensible et le cœur dur*», si bien que vont se multiplier des homicides larmoyants. Enfin, dès lors qu'on est dans l'évaluation subjective, quelqu'un va se trouver digne ou indigne de vivre à partir des critères de performance actuels: Quoi? Tu ne peux plus trimer ni consommer? A la casse! On oublie que le Christ en croix est un tétraplégique, et que tout tétraplégique, même à la conscience diminuée, peut nous rappeler à l'essentiel, nous arracher à l'activisme et à la dispersion, nous tourner vers la simple grâce d'être là, côte à côte, à crier vers le mystère, à aimer au-delà du bien-être. Notre condition est tragique, mais on veut la réduire à un problème technique, soluble d'un seul clic.

Dans votre dernier livre, vous comparez modernité et postmodernité, la première se voulant humaniste, la seconde posthumaniste. C'est-à-dire?

La postmodernité est à la fois la suite et la fin de la modernité. Celle-ci a voulu tout centrer sur l'Homme, avec un grand H, et l'on doit bien admettre que ce centrage s'est aussi fait avec une grande hache puis avec la bombe H. La chose était assez inévitable, parce que le propre de l'homme, paradoxalement, c'est de se tourner vers autre chose que lui-même. Il est fait pour la transcendance⁴, et notez que par là je ne parle pas de Dieu. Je parle aussi des mouches. L'homme est le seul animal à pouvoir contempler les mouches (souvenez-vous des drosophiles qui furent la base du cours sur la génétique). Être humain⁵ est justement une manière de se décentrer et de se recevoir en s'offrant à l'autre, qu'il s'agisse de l'autre sexe, de l'autre génération, de l'autre animal, de la mouche ou de la fleur des champs. À tel point que lorsqu'il se regarde le nombril, l'homme est encore obligé de penser au cordon qui le reliait à sa mère... Dès que l'homme prétend se construire par lui-même (modernité), il finit par vouloir se détruire en tant qu'humain (postmodernité). Il se veut souverain maître et se traite donc en matériau. Pour ne pas se traiter en matériau, il faudrait accueillir son corps et sa généalogie comme un don qui vient de plus haut que soi. Mais c'est alors reconnaître que l'on n'est pas le souverain maître.

Cette planification du robot produit aussi en réaction la nostalgie du bonobo. Et le bobo oscille entre les deux : c'est un végétarien à smartphone.

Selon vous, la confrontation d'autrefois entre le communisme et le capitalisme a été aujourd'hui remplacée par trois figures opposées: le technicisme, avec le culte de l'ordinateur, l'écologisme, avec le retour à la nature, et le fondamentalisme religieux, avec une foi en du divin qui écrase l'humain. Comment en est-on arrivé là?

Le capitalisme et le communisme ont une anthropologie commune, qui rapproche l'ouvrier Stakhanov et le self-made-man, et qui permet à la gauche actuelle d'être l'accomplissement du libéralisme. Dans les deux cas, l'homme se construit lui-même, individuellement dans le capitalisme, collectivement dans le communisme. Dans les deux cas, on fait du passé table rase, par la Révolution dans le communisme, par l'Argent⁶ dans le capitalisme. Or ces deux aspects se retrouvent dans la fascination technologique, stade suprême du capitalisme et du communisme. L'homme reconstruit qui n'est plus un héritier, l'homme«né du siècle avant tous les pères» (formule inverse du Credo⁷), c'est le cyborg. Mais cette planification du robot produit aussi en réaction la nostalgie du bonobo. Et le bobo oscille entre les deux: c'est un végétarien à smartphone. La troisième figure, celle du fondamentalisme religieux, réagit contre le fondamentalisme des deux précédentes (car il y a aussi un fondamentalisme scientifique, comme l'a observé le physicien Peter Higgs). Mais là encore on sort de l'humain pour s'orienter vers du divin désincarné, tout aussi ennemi de la culture et de l'histoire.

Pourquoi notre époque technoscientifique est aussi celle du culte de l'émotion?

Le calcul et le caprice s'opposent mais sont aussi liés. Non seulement parce que l'un appelle l'autre comme sa compensation, mais aussi parce qu'ils ont en commun de poser le sujet comme suprême mesure de toutes choses. Avec le calcul, je cherche à tout contrôler. Avec le caprice, je lâche la bride, mais les choses doivent encore être «comme je le sens». C'est pourquoi la technocratie engendre le pathocentrisme⁸, à la fois comme soupape et comme relevant de la même pulsion.

Les techniques de PMA et de GPA abordées lors du mariage pour tous ainsi que la théorie du genre sont-elles le reflet de cette postmodernité qui, pour n'avoir pas réussi à instaurer un homme sans Dieu, rêve d'un homme posthumain?

On parle beaucoup de technologies convergentes, mais le plus étonnant, c'est la convergence de ces technologies avec certains combats dits «sociétaux». Les tenants du «mariage-pour-tous-sauf-pour-Hollande» (car notre président ne s'est jamais marié) étaient animés par un désir sincère d'égalité- à partir d'une vision contractualiste de la société, où les personnes ne sont pas d'abord des fils et des filles nés dans une famille, mais des individus asexués qui décident de s'associer par intérêt commun. En apparence, rien à voir avec le technicisme. On est dans la théorie politique. Et pourtant, la théorie de la société comme issue d'un contrat est déjà en elle-même une théorie de l'auto-construction, et les individus y sont déjà désincarnés. Ainsi le mariage gay cache-t-il une étreinte avec le tube à essai: l'égalité totale suppose l'invention d'un droit à l'enfant pour les couples du même sexe et ce droit à un enfant⁹t constitué avec leurs gamètes implique que celui-ci ne soit pas né naturellement, mais artificiellement fabriqué.

Le postmoderne ne vit plus dans une époque, mais dans un délai, de là sa précipitation, son désir d'un succès rapide, sa frénésie de divertissements.

Comment expliquez la fuite actuelle devant l'angoisse d'une mort collective...

La modernité se fondait sur la croyance au progrès¹⁰. Mais après Auschwitz et la Kolyma, après Hiro- et Fukushima, avec en outre l'idée que l'espèce humaine n'est qu'un bricolage de l'évolution, difficile de croire encore aux lendemains qui chantent. Se profilent plutôt à l'horizon l'extinction ou l'autodestruction sans plus personne pour chanter le kaddish sur les morts. Voilà ce qui est constitutif de la postmodernité: cette perte de la croyance au progrès et ce sentiment d'imminence d'une disparition collective. Le postmoderne ne vit plus dans une époque, mais dans un délai, de là sa précipitation, son désir d'un succès rapide, sa frénésie de divertissements. Mais cette mort des utopies mondaines est aussi l'occasion de s'ouvrir à une espérance plus profonde...

Où trouver aujourd'hui l'espérance?

Dans nos culottes. C'est là que se trouve le socle de la transcendance - dans la sexualité¹¹, pourvu qu'on y aille à fond, qu'on ne fasse pas genre. Je ne crois pas aux réponses seulement par les discours. Mon père me rappelle souvent l'adage rabbinique: Naassé venichma¹², «*nous ferons et [après] nous entendrons*». Qu'on entre dans l'élan du désir, qu'on couche avec sa femme sans réticence et que survienne la surprise de l'enfant. C'est ainsi que se rouvrent l'histoire et la métaphysique. Alors qu'on se demande: Pourquoi? Qu'est-ce qui justifie cet élan inscrit en nous d'aller vers l'autre sexe et de laisser advenir une autre chair, sinon une espèce de foi¹³ spontanée dans la bonté de l'être et dans sa rédemption¹⁴?

* Auteur de «*Puisque tout est en voie de destruction, Réflexions sur la fin de la culture et de la modernité*», Éditions Le Passeur, avril 2014.



Marie-Laetitia Bonavita

auteur 4 abonnés

Journaliste

Liens:

- 1 <http://plus.lefigaro.fr/tag/douleur>
- 2 <http://plus.lefigaro.fr/tag/compassion>
- 3 <http://plus.lefigaro.fr/tag/bernanos>
- 4 <http://plus.lefigaro.fr/tag/transcendance>
- 5 <http://plus.lefigaro.fr/tag/etre-humain>
- 6 <http://plus.lefigaro.fr/tag/argent>
- 7 <http://plus.lefigaro.fr/tag/credo>
- 8 <http://plus.lefigaro.fr/tag/pathocentrisme>
- 9 <http://plus.lefigaro.fr/tag/enfan>
- 10 <http://plus.lefigaro.fr/tag/progres>
- 11 <http://plus.lefigaro.fr/tag/sexualite>
- 12 <http://plus.lefigaro.fr/tag/naasse-venichma>
- 13 <http://plus.lefigaro.fr/tag/foi>
- 14 <http://plus.lefigaro.fr/tag/redemption>